

Simona Taliani, *Il Tempo della disobbedienza. Per un'antropologia della parentela nella migrazione*

Alessandra Gribaldo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/38418>

DOI : 10.4000/lhomme.38418

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2020

Pagination : 235-237

ISBN : 9782713228568

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Alessandra Gribaldo, « Simona Taliani, *Il Tempo della disobbedienza. Per un'antropologia della parentela nella migrazione* », *L'Homme* [En ligne], 236 | 2020, mis en ligne le 16 décembre 2020, consulté le 14 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/38418> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.38418>

concepts clés des sciences sociales dont elle redessine le paysage, Kivland nous donne à penser et à voir autrement les problèmes qu'on nomme conventionnellement d'« identité » ou de « genre ». Elle ouvre en effet des perspectives nouvelles à partir d'une manière de faire de l'anthropologie « par le bas », pour ainsi dire, c'est-à-dire de penser anthropologiquement à partir de l'expérience (et non pas d'appliquer des concepts ou des théories), de faire émerger à partir des détails de la vie quotidienne ce qui vaut la peine d'être pensé.

Il est d'usage de terminer un compte rendu par une critique ; mais ce serait injuste de forcer la critique quand elle n'a pas lieu d'être. Ce livre, issu d'une thèse de doctorat, et le premier de Chesley Kivland, est tout simplement réussi. Pour finir, j'aimerais plutôt souligner la particularité de l'expérience et de la posture de Kivland, qui est non seulement une jeune femme

qui a trouvé un accueil auprès de jeunes hommes, mais aussi une Américaine qui a eu le courage de s'intéresser de près aux Haïtiens. Cela ne va pas de soi. Les discours dénigrants d'une Amérique qui se veut impériale, l'idéologie raciste qui accompagne l'occupation de l'île et la prolifération des stéréotypes plus grossiers les uns que les autres ont laissé des traces dans les esprits, dissuadant plus d'un de s'y rendre. Et ne parlons pas d'apprendre le créole et d'aller vivre dans un quartier connu à l'extérieur pour être une *no go zone* : au Bel-Air, on n'y va pas. Mais Chesley Kivland y est allée, elle a appris et en a fait un livre. Sa sensibilité d'Américaine consciente de sa propre histoire, mais aussi sa perception de femme dans un milieu très masculin contribuent sans doute à forger la qualité indiscutable de cet ouvrage.

Marco Motta

Simona Taliani

Il Tempo della disobbedienza. Per un'antropologia della parentela nella migrazione

Postfazione di Pier Giorgio Solinas.

Verona, Ombre corte, 2019, 207 p., bibl. (« Culture »).

DANS *Il Tempo della disobbedienza* (= *Le Temps de la désobéissance*), Simona Taliani présente les résultats d'une enquête menée en Italie, auprès de femmes nigériennes. Forte d'une expérience de vingt ans dans un centre de soutien psychosocial pour les migrants et les réfugiés, le Centre Fanon de Turin, l'autrice, anthropologue et psychothérapeute, propose une réflexion originale sur le travail ethnographique. À partir d'une pluralité de cas qui renvoient à des troubles physiques et psychiques, elle montre toutes les ressources d'une approche qui combine l'acte thérapeutique, visant à rétablir un niveau de santé satisfaisant pour les patientes, et la recherche – l'espace thérapeutique se trouvant ainsi élargi par l'ethnographie et l'analyse anthropologique, enrichie par le travail clinique.

La première partie reconstitue le parcours migratoire de jeunes femmes originaires des régions du Sud-Est du Nigeria, en le situant dans le cadre historique et anthropologique du trafic transnational à des fins d'exploitation sexuelle. Comprendre les expressions de la souffrance et les moyens de dire, de se libérer du joug de l'asservissement signifie, pour Simona Taliani, retracer des histoires de vie porteuses de la mémoire collective d'un passé colonial. En prenant au sérieux le pacte rituel effectué avant le départ entre les femmes et leurs exploiters, elle met au jour les relations de pouvoir et de dépendance en jeu, tout en adoptant un langage thérapeutique partagé avec les femmes en souffrance. L'autrice affirme la nécessité de « se salir les mains » (p. 35) dans une démarche qui

associe les dynamiques culturelles, l'analyse des processus d'ethnisation du travail des femmes nigérianes dans les pays d'accueil et l'étude des relations de dépendance.

Les notions de «vudou», «objet-fétiche», «corps-fétiche», «dette», sont discutées en considérant différemment le vocabulaire complexe de la sorcellerie en Afrique, à partir non seulement des expressions employées par ces femmes, mais aussi de leurs corps stigmatisés. L'imbrication du travail clinique et anthropologique implique des traductions précaires, partiellement équivoques, l'invention d'espaces narratifs, pour tenter de démêler les constructions sociales sans les fixer dans une authenticité présumée. Simona Taliani revendique la mise en scène de la relation de soin qui repense la «tradition» comme moyen pour produire une transformation.

Dans la deuxième partie, l'autrice traite de la question de la maternité, en s'appuyant sur l'analyse de documents issus des services sociaux et des tribunaux qui statuent, à la fois, sur la légitimité de la condition de mère pour ces femmes qui sont, pour la plupart, en situation d'«irrégularité» –juridique, sociale et culturelle –, et sur le sort de leurs enfants. La désobéissance évoquée dans le titre de l'ouvrage ne désigne pas seulement les formes de résistance que ces femmes opposent aux dispositifs de dépendance et d'exploitation, mais aussi leur refus de se plier à un système de gestion et de jugements sur la maternité, le modèle familial, la parenté, sur la relationnalité dans le temps, qui exclut, donne un caractère pathologique, et prive de ses droits. Par des catégories telles que «mère abandonnante» ou bien, à l'opposé, par l'attribution d'une sorte de «sauvagerie» dans l'attachement aux enfants, les services sociaux ne font pas qu'encourager et justifier l'adoption, ils privent aussi ces mères de la possibilité même de créer une généalogie, des liens, ainsi que des relations parentales de manière autonome, sans le filtrage de la machine bureaucratique. Les femmes migrantes, ainsi dépouillées de leur progéniture, tissent des liens sans avenir, une «parenté sans descendance», paradoxale (p. 142). Il s'agit donc

de femmes en lutte qui revendiquent comment elles peuvent, avec leurs symptômes, leurs silences, avec leur malaise, leur droit à la maternité. Simona Taliani analyse avec finesse le raidissement moral qu'évoquent des notions comme la «maternité responsable». Toute autre forme de maternité paraît illégitime, effaçable, impure: la parentalité est décrite en termes de choix, de conscience, d'autonomie et de liberté, sans jamais se demander qui sont ces femmes qui peuvent se permettre cette liberté, cette normalité, cette légitimité – par ailleurs fortement marquée par les lignes de genre, classe, de couleur, d'origine.

Cependant, il aurait été pertinent que, tout en retraçant la genèse historique de la prostitution au Nigeria en lien avec l'instauration d'une économie monétaire et les processus d'urbanisation coloniale, l'autrice fasse usage des travaux anthropologiques sur l'échange économique-sexuel. L'analyse de la relation entre les «mères d'arrière» (*madri di dietro*), c'est-à-dire les «madames» desquelles les femmes rencontrées dépendent, et les jeunes Nigérianes elles-mêmes, mères dépossédées, traversée par la puissance violente de l'assujettissement économique et religieux et, en même temps, par le pouvoir du gouvernement de l'État, aurait gagné en force à la lumière d'une anthropologie des relations entre les genres.

Le «corps-pièce» ou «corps-sexe» des jeunes femmes dans le contexte de la diaspora criminelle nigériane est, comme le souligne Simona Taliani, un corps sexualisé: l'exercice de cette sexualité – et aussi le sens attribué à sa «gestion» quotidienne – reste un aspect peu analysé qui aurait pourtant pu aider à mieux comprendre les discours et les revendications de ces femmes. Si la relation de don est un produit de la sexualité genrée inégale, selon l'approche théorique développée par Paola Tabet, examiner cet échange asymétrique revient à réfléchir sur la production du féminin lui-même. Le stigmate de la prostituée et l'articulation entre colonie, sexualité et race abordés dans la littérature féministe – à commenter par Gail Pheterson, Dorothy Roberts

ou Anne McClintock – auraient pu enrichir la réflexion et proposer une mise en perspective. S'il est vrai que l'imbrication du pouvoir et de l'appartenance qui régit les dispositifs d'exploitation et de violence – comme le relève Pier Giorgio Solinas dans sa courte mais dense préface – peut être étudiée non pas tant dans ses significations (qui sont données comme structurellement impénétrables), mais dans ses effets de subjectivation, la perspective de genre aurait contribué à rendre l'analyse politique de l'autrice encore plus percutante.

Par des références littéraires et cinématographiques¹ qui renvoient à des réflexions sur le passé, la mémoire, le traumatisme, la temporalité, Simona Taliani élabore une poétique de la responsabilité intellectuelle et politique, parfois déchirante. L'autrice critique les approches qui réduisent les individus à de simples assemblages fonctionnels visant à démontrer une théorie, faisant

abstraction de leurs histoires personnelles, comme ces travaux ethnographiques qui reconstruisent des figures fictives, inspirées de diverses personnes réelles et désignées par un pseudonyme, tel que « Joy ». Deux photographies illustrent sobrement le texte. Ces clichés – à l'image de la recherche proposée dans cet ouvrage – ne représentent pas « Joy, n'importe laquelle » (p. 25), mais invitent plutôt à regarder le sujet représenté, une femme d'origine africaine, comme une personne en compagnie de ses filles adolescentes qui traverse un centre urbain après une violente aversé, une femme unique, non substituable à une autre, et qui, certainement, « importe ».

Alessandra Gribaldo

1. Par exemple, le célèbre roman de Toni Morrison, *Beloved* (1987), ou bien le film de Julie Dash, *Daughters of the Dust* (1991).